

JOË BOUSQUET

**Lettres  
à Poisson d'Or**

PRÉFACE  
DE JEAN PAULHAN

*nrf*

GALLIMARD













JOË BOUSQUET (*Dessin de Hans Bellmer*)

Extrait de la publication

*Le Temps est le cœur  
des amours sans tache.*





## PRÉFACE

*Une réflexion minutieuse, mais urgente, mais pleine d'impatience et de chaleur, fut pour Joë Bousquet, durant trente ans, l'essentiel de sa vie. Elle ne prit fin qu'avec lui.*

*Sur quelle découverte ? Je le dirai de mon mieux. Isel, Hortie, Blanche-par-amour, Houx-Rainette, Abeille d'hiver... Poisson d'Or <sup>1</sup>. Ces noms de personnages réels ou irréels reviennent souvent dans ses Cahiers, tantôt suivis d'une image : « A l'auberge de l'instant » ; ou simplement de pensées brèves et obscures. Il disait encore : de maximes majeures.*

*Majeures ; car de ceci du moins Bousquet ne doutait point : c'est qu'il lui fallait à tout instant courir à l'essentiel. Il n'avait pas le temps de se tromper. Et nous, nous ne songions pas non plus à lui comme à un poète ou un écrivain — mais comme à l'homme qui devait, privé de corps autant dire, et chaque jour menacé dans sa pensée, réinventer contre vents et marées une réflexion qui considérât de haut ce corps, et cette pensée même.*

*Il ne s'agissait pas de lui seul.*

1. Poisson d'Or est le nom que Joë Bousquet donnait à Germaine.

## I. TA PENSÉE N'ÉTAIT QUE TIENNE

*Joë Bousquet n'avait pas été longtemps sans découvrir que son mal était commun. Commun à tous les hommes certes, mais d'abord aux écrivains sur qui pèse de nos jours la plus singulière malédiction. Car on voit bien qu'ils ne sont guère lus que par ceux qui aiment lire, non par ceux qui aiment vivre — eux-mêmes étrangement séparés, par la littérature, de la totalité des êtres, du monde tel qu'il est. Or qui souffrirait de ce retranchement plus qu'un auteur, dont la justification est précisément de dire ce qui est, mais déshonoré dès l'instant qu'il écrit (marquât-il par ailleurs les qualités les plus brillantes) au petit bonheur, pour le plaisir, pour l'intérêt. Le voilà privé, à juste titre, de ce caractère sacré, que les peuples jadis ne lui refusaient pas. Simplement faut-il espérer que l'excès même de la souffrance et de la honte peut l'obliger au redressement — aux découvertes — nécessaires. L'homme de la rue peut oublier vingt-trois heures sur vingt-quatre qu'il n'est pas au monde. A l'écrivain, chaque instant le rappelle et chaque effort : chaque nouvelle expérience. Joë Bousquet ne se proposait rien de moins — lui-même infirme et gisant depuis que la balle de 1918 lui avait brisé la colonne vertébrale, le plus enfermé, le moins entendu des hommes — que de libérer tous ceux de sa génération.*

*Le mal venait du plus bas. Bousquet le décelait, peu s'en faut, en toute pensée. Il lui suffisait bien de rappeler les jours de sa blessure : à la veille d'une bataille (disait-il) l'homme redoute la mort — et cesse étrangement de la redouter dans l'instant même qu'il s'y expose, au cours du combat. Puis entre en agonie, recherche confusément sa peur sans la trouver et s'aperçoit enfin qu'il ne quitte rien. Curieuse, frivole pensée qui multiplie*

*par cent mille la moindre expérience qu'il lui est donné de faire, fait d'un blessé tous les blessés, d'une femme toutes les femmes, confond l'avenir et le passé et voit à l'envers, comme si elle les avait prévus, les événements de la veille, ne découvre enfin que l'étrange ressource de balancer à tout instant son incertitude par une assurance d'autant plus étalée — d'autant plus insolente — que l'incertitude est plus grande.*

*C'est ce que l'on voit trop à l'usage. Il n'est point d'affirmation — plus elle est tranchante et ferme — qui n'appelle l'affirmation contraire. Les arguments valent peu : comme l'oiseau qui n'a qu'une aile, ils volent par couples. Tout jugement se trouve porté en appel, dans l'instant même où nous l'énonçons : il eût pu, tout aussi bien, être le jugement contraire. Bref le trait essentiel de chaque idée est l'arbitraire. On le soupçonnait peut-être. Mais il faut mieux voir qu'il s'agit d'un arbitraire irréductible et qui nous enlève toute faculté de juger plus avant. Ainsi encore, plus la science s'étend et plus elle multiplie nos points de contact avec l'incertain. Il nous suffit d'apprendre une chose pour cesser d'en comprendre cent.*

*« Mais toi! (se disait Bousquet à lui-même), ne vois-tu donc pas qu'on ne trouve dans tes écrits ni ce que tu préfères ni ce que tu oublies. Quelle est celle de tes idées qui a sur toi le même empire que l'amour — quelle est celle qui groupe toutes les forces de ton esprit — quelle est celle qui t'a transformé? Que se dégage-t-il de stable de tout ce bourdonnement? Non, elles n'avaient toutes pour but que de te permettre de continuer. Elles n'étaient que tiennes. »*

*Ainsi l'homme près de mourir, qui rappelle sa vie dans un éclair, découvre un vide monstrueux entre ce qu'il a fait et ce qu'il pensait faire. Il lui semble alors qu'il mérite, au nom de tout homme — à plus forte raison, de tout écrivain — la déchéance et le dédain. Mais il s'interroge impatiemment, et tente de se racheter.*

## II. TU VOLES LES CŒURS QUE TU PENSAS RETENIR

*Le moins qu'il faille dire du langage, c'est qu'il offre du premier abord avec évidence les mêmes défauts qui nous semblaient à la réflexion être ceux de la pensée. Il y suffit bien de relever le tout-venant des reproches qui lui sont couramment adressés.*

*Car s'il est vrai qu'une opinion ne se soutient qu'en prenant obscurément appui sur l'opinion opposée — en sorte que l'une et l'autre reviennent au même, et que le choix, que l'on fait plutôt de celle-ci ou de celle-là relève du pur arbitraire — à bien plus forte raison est-ce le même arbitraire qui du premier contact nous choque et nous révolte en tout fait de langage; soit qu'il s'agisse de combinaisons et de règles — de la construction même d'une œuvre : pourquoi la tragédie en cinq actes (plutôt qu'en trois) ? pourquoi le discours en trois points (plutôt qu'en quatre ou en douze) ? Soit de pure et simple grammaire : pourquoi faut-il ici le subjonctif, ailleurs le passif ou l'imparfait. Surtout, pourquoi imposer un sujet, un verbe, un complément — ce mécanisme glacé, tout cet hiver triste — à la pensée que je formais si bien d'un seul éclair, sans toutes ces différences ? Poussez jusqu'au vocabulaire : pourquoi est-ce le mot d'étoile qui désigne l'étoile, les mots de terre ou de maison qui indiquent, plutôt que tous autres, la maison ou la terre ? Pourquoi est-ce le mot mais qui marque la réserve ou la restriction ? Tout se passe comme si le même arbitraire de la pensée se voyait, par l'effet du langage, mis en évidence, imposé à l'attention critique.*

*Je dis : à l'attention critique. Peut-être serait-il plus exact de dire que l'arbitraire du langage, du moins,*

sitôt décelé, ne se peut guère nier (au lieu que celui de l'esprit par l'apparence avantageuse qu'il se donne, par ses mille justifications, par sa référence constante à la réalité, prête à mille controverses).

Ce n'est pas que le langage ne porte lui aussi ses justifications, son aspect réel — ses avantages. Et même sont-ils chez lui plus frappants encore. Il n'est guère de pensée qui ne s'étende à peine formée, se donne pour loi, et couvre enfin tout le champ de la conscience. Ainsi les mots à leur manière nous jettent dans on ne sait quelle ivresse, nous emportent où nous ne désirions pas aller, semblent à chaque instant nous révéler ce que notre pensée eût été incapable d'atteindre à elle seule. Comme si de simplement parler était un suffisant remède à notre insuffisance. « Cependant (ajoutait Bousquet) prends garde! Dans l'enchantement qui te saisit, tu n'es plus toi. Tu voles les cœurs de ceux que tu croyais retenir. » Mais un troisième défaut semble sinon plus grave, du moins plus caractéristique.

Il tient à la nature même du mot. A ce fait qu'il est, non point événement ni chose, mais — sitôt que l'on y regarde de près (soit par l'effet de quelque déception, ou par souci d'analyse) — simple signe. Je veux dire qu'il ne se suffit pas à lui-même, ne vaut que comme représentant d'un autre objet et reçoit enfin l'existence (quelles que soient par ailleurs ses origines) de la seule décision par laquelle nous lui assignons tel ou tel sens : de la conscience que nous en prenons. Ainsi ne nous rejetant qu'à nous-mêmes, alors que nous souhaitions de connaître ce qui est.

De cette conscience, faut-il enfin mieux marquer le défaut? C'est qu'elle s'use, et le mot qui dans sa nouveauté nous frappe devient vite banal, et privé, sinon de sens, de piquant, et comme d'invite à ce sens. Ainsi la réalité d'un objet ne se maintient-elle (disait Joë Bousquet) qu'à travers ses métamorphoses. Il faut que le soleil se

*montre à nous comme le miroir des roses pour demeurer le soleil; l'ancolie, comme un rideau de sable...*

*Oui, tels sont les vices du langage. D'ailleurs, ils crèvent les yeux. Et personne ne peut nier qu'ils montrent une terrible gravité : bien faite pour dégoûter tout écrivain d'écrire — pour le rejeter à lui-même : à sa pensée profonde, ou encore (c'est tout un) à sa pensée d'avant langage (suppose-t-on) la plus brute et spontanée.*

*A moins que...*

### III. APPROCHE DES ÉNIGMES

*Que disait donc Bousquet d'étrange ou de difficile ? Ah, il nous prévient :*

*Je cherche une clarté qui change tous les mots...*

*et encore :*

*...une épreuve poétique pour gâter toutes les [preuves.*

*Mais quelle épreuve ? On voit d'abord qu'elle intéresse — par la voie, il se peut, de la poésie — le monde entier, les espaces et les temps, les jours et les nuits :*

*Le jour, c'est un peu d'ombre qui vole.  
Rien ne se fait réel que pour me voir l'aimer.*

*Voilà qui peut sembler simplement « poétique »; pis encore, littéraire. Ailleurs :*

*Je suis le rêve de mes rêves.*

*Pourtant, l'obscurité se précise et prend forme d'oracle :*

J'ai vu le rayon qui ne voit pas les yeux.  
Tombe, pour devenir la main qui te retient.  
Il faut voir les choses dans le regard qu'elles nous  
font.

*Ainsi des autres maximes majeures. Elles ne sont certes pas claires, non. Mais obscures du moins d'une même obscurité, si égale à elle-même qu'il ne semble pas trop difficile de la cerner, de la comprendre peut-être. Au demeurant plus pressante, et comme mieux assurée, sitôt qu'il s'agit de poésie :*

Que ce qui est chanté devienne ce qui chante.  
Le poème ne connaît pas le poète.  
La poésie passe au-dessus de moi comme le vent  
dans les feuilles d'un chêne.

*et cet admirable vers doré :*

La poésie est la langue naturelle de ce que nous  
sommes sans le savoir.

*Je n'expose pas un système, je raconte une histoire, je tente de fixer une illumination. Voici ce que je discerne :*

*C'est d'abord, si l'on en croit Bousquet, qu'il n'est peut-être pas d'événement au monde qui ne soit susceptible de voir l'ordre de ses éléments et jusqu'à leur nature renversés. Chaque chose devient son contraire. Ce n'est plus l'œil qui voit le rayon. Ce sont les rayons qui voient (ou ne voient pas) l'œil. Ni l'amour qui choisit son objet : mais l'objet qui choisit son amour. Ni l'âme qui forme ses rêves, mais les rêves qui forment l'âme. C'est de quoi le langage nous est l'exemple le plus proche de nous, et qui résume assez bien les autres; car le mot brut s'y peut transformer en esprit; l'esprit en mot.*

*Ainsi la littérature offre-t-elle à cette métamorphose*



son terrain d'élection, et comme son lieu d'évidence. Si le langage se trouve caractérisé par les mêmes traits et les mêmes illusions que la pensée, il reste que ces illusions se voient chez lui grossies, et comme évidentes. En sorte que l'écrivain — l'homme tout court — s'il veut échapper aux erreurs de son esprit et y voir clair dans le monde, doit à tout instant confronter ses idées aux mots qui les traduisent. Ainsi se voit-il protégé par ceux-ci contre celles-là : c'est qu'il est averti d'avoir à découvrir dans sa réflexion les mêmes défauts que lui offre, à ciel ouvert si je peux dire, le langage. Parvenu à ce point, lui faut-il dire encore que le langage exprime la pensée? Si l'on veut. Observez cependant qu'il ne serait pas moins exact — qu'il est en tout cas plus efficace encore — de tenir que la pensée exprime le langage.

Cependant voici un dernier point. (L'a-t-on remarqué? Je fais chaque fois un pas vers la pure et banale vraisemblance.) S'il est un trait courant de l'expression, c'est que le mot n'y soit point distinct de la pensée. Mais tous les deux ne font qu'un. Que je dise : « Il fait beau temps » ... « Bonjour! » ... « Pierre a cassé la glace », ce ne sont pas des mots que je dis : ce sont les choses mêmes que je cite ou plutôt la chose et le mot ne font qu'un. Or cette simplicité se voit brisée à l'analyse. Je ne puis observer la phrase la plus naïve, sans me voir contraint d'y séparer les mots des idées. Cependant l'unité était désirable : elle était seule à même de me mettre de plain-pied avec le monde. Tout se passe comme si, dans ses efforts pour la retrouver, Bousquet se voyait parfois conduit à la dépasser, tantôt voyant encore dans le mot le signe de l'idée, tantôt dans l'idée l'expression du mot.

Mais à Poisson d'Or, Joë Bousquet dit à la fois tout ce qui est simple — parlant de sa vie quotidienne, de ses amitiés, de son travail, de ses joies et de ses souffrances — et tout ce qu'il est difficile de préciser. C'est qu'il avait été donné à Bousquet de se rendre familier

*avec cet état où l'homme sait de science sûre, voit de voyance évidente que la chaleur et la glace, le joyeux bourdonnement des pensées et les mots figés, la profusion et le mécanisme ne font plus qu'une seule aurore.*

*Or « L'Abeille d'hiver », « La Passante bleue et blonde », le « Poisson d'Or » étaient aussi les noms que tenaient de Joë Bousquet trois des jeunes femmes qui venaient le visiter.*

*Celle qui gardait, sous des cheveux de pâtre, son visage du matin? Celle qui était lisse et fine comme l'oiseau d'un pensionnat? Celle qui semblait avoir grandi à la clarté des bougies? Je n'en sais rien. Il y avait aussi :*

*Celle qui ne savait pas pleurer; celle qui apprenait le silence à qui l'avait éveillée; celle qui ressemblait à tout ce que l'on attendait, mais non pas à l'attente.*

*Un conte le dirait mieux que moi, qui trahis gauchement un double secret.*

Jean Paulhan.



1<sup>er</sup> août 1937.

Ma chère amie,

Depuis votre départ, je cherche une heure pour vous écrire. Il me semble que des visiteurs m'en ont empêché; mais la vérité est tout autre. J'ai pu me persuader jusqu'à ce soir que vous ne m'aviez quitté que pour quelques heures; et votre départ ne s'accomplira que du moment où je l'accepterai en vous écrivant.

Votre présence dans ce groupe d'amis m'a profondément réconforté; et je me demande ce que je pourrais faire pour me montrer digne de la sympathie que vous m'avez témoignée.

Votre séjour en Angleterre, le don que vous avez d'annexer les éléments poétiques des lieux où vous avez vécu, une faculté très rare que je vous ai vue de « représenter » tout cela est intervenu dans ma vie de vieil exilé pour me révéler par quels échos je tenais encore à la jeunesse de mon temps.

C'est très singulier de trouver son modèle sous les traits d'une amie que l'on ne se connaissait pas. L'étonnement se change en joie si cette jeune fille est comme vous intelligente et curieuse des choses de l'esprit. Toute pensée s'élève dans l'idée de l'être à qui elle sera communiquée. Et je suis sûr de rendre, désormais, mon expression plus tou-



JOË BOUSQUET

## Lettres à Poisson d'Or

Le 27 mai 1918, au cours d'un combat, le jeune officier Joë Bousquet est frappé d'une balle qui l'atteint gravement à la colonne vertébrale. Désormais, il sera condamné à une réclusion totale qui durera trente-deux ans.

En 1937, dans le salon de James Ducellier à Carcassonne, il fait la connaissance de Poisson d'Or qui fête ses vingt et un ans. Cet amour d'un homme paralysé pour une jeune fille qu'il veut voir dans la vie prend un ton exceptionnel. « J'ai besoin que quelqu'un d'aussi jeune que vous, tenant de moi cet amour que j'ai pour la vie, se charge d'acquitter la dette que j'ai contractée en venant au monde. »

Après douze ans de cet amour mystique, extrêmement riche d'enseignements, et d'une grande beauté, Joë dira à Poisson d'Or : « Oui, je sais que c'est humainement une situation hideuse que, jolie comme tu l'es et promise à un bonheur moyen, mais complet, tu traînes comme un reflet de mon infirmité cet amour sans solution. »

Et il lui dira enfin : « Tu vas connaître la vie : une eau dormante sur laquelle on est emporté, qui ne paraît ni nous suivre ni nous émouvoir. La vie dort. Tu sauras que loin de toi une petite lampe brûle au chevet d'un homme qui a eu besoin de toute sa force pour voir en toi une image du bonheur et non le bonheur même. »

Poisson d'Or s'est mariée en avril 1950, Joë Bousquet est mort en septembre 1950.

Cette correspondance, ce merveilleux chant d'amour, fraiera au lecteur le chemin qui le mènera à l'œuvre du grand poète ésotérique.



9 782070 209576



67-III A 20957

ISBN 2-07-020957-1

Extrait de la publication